

Louise Groux

Tempérament animal

par Vincent Piednoir

À 26 ANS, LOUISE GROUX BOUSCULE L'ART ANIMALIER ET LUI DONNE, POUR LE PLAISIR DE TOUS, UN BON COUP DE FOUET CHROMATIQUE. INCONDITIONNELLE DE DELACROIX, GAUGUIN, KLIMT MAIS AUSSI DE FRIDA KAHLO OU DES CONTEMPORAINS JÉRÔME LAGARRIGUE ET H. CRAIG HANNA, CETTE POITEVINE POSSÈDE BIEN PLUS QU'UNE PATTE – UNE GRIFFE.



Entourée de deux de ses fauves : à gauche, "Jungle" et, à droite, "Frère". L'expressivité des grands animaux fascine cette artiste amoureuse des couleurs qui "cognent" et vivent par elles-mêmes. En témoigne le bleu de cette panthère... noire, page de droite ("Hypnose").



Chen

Figurez-vous un peintre perclus d'académisme, doté d'un tempérament glacial, plein de mépris à l'égard des muses et ne vénérant que le travail exécuté à heure fixe ; un artiste attaché aux seules perfections de la technique, indifférent aux caprices de la sensibilité comme aux jaillissements de la subjectivité – et qui sacrifierait, pour une œuvre totalement transparente, c'est-à-dire absolument lucide, tous les élans vitaux auxquels puise d'ordinaire l'émotion pure ; un Mallarmé, un Valéry ou un parnassien de la peinture abolissant dans son travail toute forme de hasard, de lyrisme, d'empreinte personnelle, au profit d'une création volontairement désincarnée, idéalement cérébrale... L'image de cet artiste (qui peut être génial, à sa façon) s'offre-t-elle à votre esprit ? Eh bien, si vous voulez vous faire une petite idée de la personnalité et de l'univers de Louise Groux, prenez-en maintenant... l'exact contre-pied ! « *Je ne conçois pas d'œuvre comme détachée de la vie* », écrivait Antonin Artaud en 1925 : quatre-vingt-dix années plus tard (dans un registre, heureusement, moins tragique !), notre jeune artiste pourrait à bon droit faire sien l'esprit de cette parole – elle qui peint, de son propre aveu, « *par instinct, sous l'effet d'une nécessité intérieure analogue à celle de respirer, de se nourrir* ». Louise Groux ? Le dynamisme de la couleur au service de la vie, la passion du « *mouvement qui déplace les lignes* » – un trait si vigoureux qu'il ranimerait sans peine une colonie de fossiles égarés dans les limbes d'une ère défunte.

Envisagée dans sa globalité, la peinture de Louise Groux est tour à tour ébullition et incendie, à l'image de son tempérament – exempt de tiédeur. Échangez quelques mots avec elle ; vous sentirez d'emblée qu'il n'est point à ses yeux d'occasions à perdre – que chaque expérience, chaque réflexion porte en soi une infinie fécondité qu'il s'agit de faire fructifier sans tarder sur la toile ou sur n'importe quel autre support. Fraîcheur de la jeunesse, certes ! Mais n'est-ce pas là également le propre de l'artiste authentique ? Il est vrai qu'à l'instar d'Obélix, l'intéressée semble être tombée dans la potion magique lorsqu'elle était toute petite... Née à Poitiers en 1989, sous le signe du taureau – animal qu'elle représente avec une telle justesse qu'il est difficile de ne pas imaginer entre elle et lui quelque affinité élec-



tive ! –, Louise grandit dans un milieu où la notion d'art fait office de pain quotidien : « *Chez nous, l'art a toujours été omniprésent. Mon arrière-grand-père maternel, par exemple, Pierre Boyer, était peintre paysagiste et portraitiste. Impressionniste, il a fondé et dirigé, dans les années 1920, l'École des beaux-arts de Tunis. Mes quatre sœurs ont chacune développé un talent artistique. Originnaire du Perche, sculpteur brillantissime, mon père – qui fut élève de Paul Belmondo – a été restaurateur d'œuvres d'art, avant de devenir un expert renommé des bâtiments anciens. C'est lui qui a intro-*

“Veneur” et, ci-dessus, “le Doyen”.

L'univers de la chasse à courre à travers ses deux animaux les plus emblématiques...



duit en France le principe de la restauration au laser dans ce domaine. Ma mère, quant à elle, a de multiples dons : elle sait dessiner, peindre, chanter, coudre... mais elle est surtout passionnée par l'écriture. L'une de mes cousines, Laurence Bost, est elle-même peintre ; elle a été élève de Christoff Debuschere... » De fait, Louise se réjouit d'avoir été éduquée dans une atmosphère de permanente stimulation intellectuelle, au sein de laquelle le souci du beau était absolument central : « Pour nous, c'était naturel, ajoute-t-elle. Une évidence... Mais j'ai compris ensuite que cette éducation ne prenait tout son sens que dans la mesure où elle nous invitait à nous mettre en quête de nous-mêmes. Je tiens beaucoup à ça : aujourd'hui encore, la peinture est à mes yeux une recherche incessante de soi. Voilà pourquoi je suis incapable d'exécuter une toile autrement qu'avec mes tripes. » Autant dire que l'empreinte subjective est ici... parfaitement assumée.

À 15 ans, fascinée par la créativité de John Galliano, elle rêve d'endosser la carrière de styliste. Bientôt, par le biais d'une célèbre marque, l'occasion se présente d'approcher le milieu tant fantasmé de la mode : écœurée par les comporte-

« Le Perche ». Louise Groux aime représenter les scènes de vie en milieu urbain mais aussi rural. Ici, une charmante billebaude – hommage à la nature et au plaisir de la chasse. On devine la perdrix qui prendra bientôt son envol...

ments qu'elle y observe, l'adolescente déchantait immédiatement, puis renonce. « C'était détestable, se souvient-elle. Ces filles qui n'avaient plus que la peau sur les os, cette ambiance malsaine... » Car Louise n'a aucun goût pour le morbide : « Je suis une éponge, j'absorbe les images violentes avec une absence totale de recul. À la télévision, je ne regarde jamais les films déconseillés au moins de 12 ans. Dans mon travail, comme au quotidien, je cultive volontairement quelque chose de naïf... » À la même époque, explorant les ressources du pastel, de l'aquarelle et de l'encre de Chine, elle honore ses toutes premières commandes – « comme d'autres font du babysitting, pour gagner de l'argent de poche ». Ses sujets de prédilection ? Le cheval et, curieusement, la tauromachie. « Pour moi, cela n'a rien de contradictoire. C'est surtout la dimension esthétique qui m'intéresse dans cet art – un art, en outre, très mal compris de nos jours... Le matador et le taureau revêtent tous deux quelque chose de sacré. Et puis, ce mouve-

ment, mélange de grâce et de puissance ! C'est un sujet extrêmement riche pour les peintres qui, comme moi, aiment se coller avec les couleurs qui cognent, qui bougent, qui accrochent l'œil au point de l'incorporer à la scène représentée... De plus, le côté « foisonnant » de la tauromachie m'a obligée, avec le temps, à plus de rigueur dans la construction. » Toujours est-il que, dès ses débuts, Louise Groux se sent irrésistiblement attirée par le charisme et la plastique pure de certains animaux. D'ailleurs, lorsqu'elle évoque ceux-ci, elle verse volontiers dans une sorte d'anthropomorphisme non dénué de charme et surtout révélateur de sa démarche : si elle admet avoir « un peu de mal » avec les bêtes réputées « gentilles », elle affirme se reconnaître intimement dans les grands fauves, les taureaux, les chevaux massifs tels les perchons : « Leurs allures, la contraction de leurs muscles, la saccade de leurs respirations et même leurs silences me parlent. Avec le lion, je peux aller jusqu'au bout de ma pa-



Sur cette toile intitulée "le Parrain", l'artiste transmet la force du taureau par la seule puissance de la couleur et des touches. Ci-contre, glissant vers l'abstraction, nous partageons "le Rêve" d'un lion...

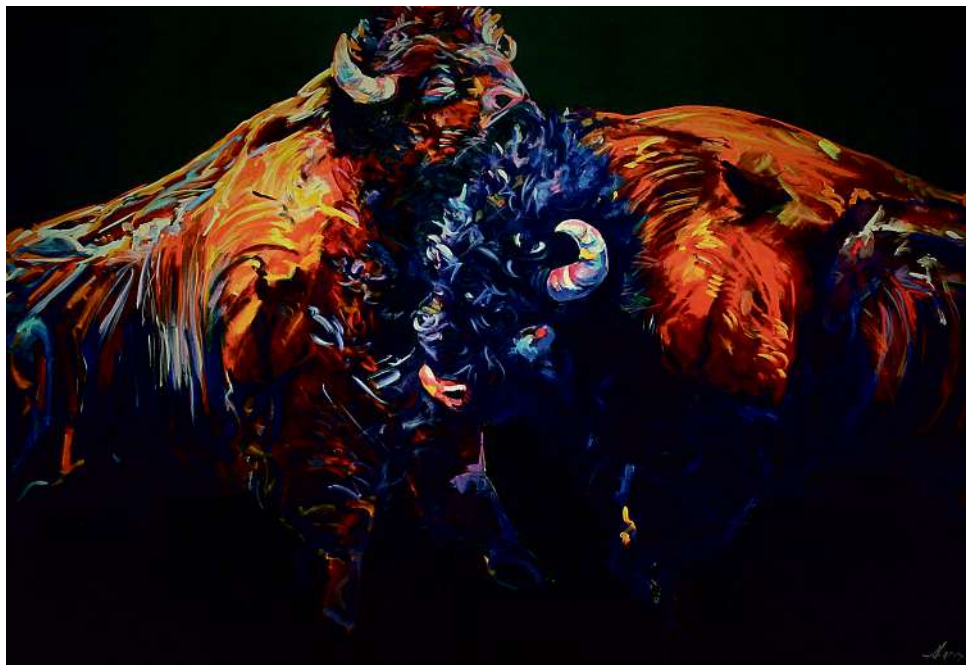
lette – tant je le comprends... Le taureau, lui, c'est carrément le chef ! Si je suis tellement à l'aise avec cet animal, c'est que j'ai pour lui une empathie immédiate que je ne m'explique pas... » Bousculant les exigences du sacro-saint réalisme, le bestiaire de Louise Groux – ours, gorilles, cerfs, éléphants... – est l'objet d'une profonde réappropriation subjective : secondée par le talent, celle-ci autorise toutes les audaces, conférant ainsi à l'artiste un style assurément unique. Les couleurs et le trait peuvent frapper fort, heurter, détonner même – et cependant, chose étrange, la vérité de l'animal s'en trouve la plupart du temps... sublimée !

À 20 ans, titulaire d'un bac littéraire, Louise Groux intègre une prépa d'art rue de Seine à Paris. D'emblée, l'aspect « scolaire » la rebute : « Je me suis un peu reposée sur mes acquis... L'histoire de l'art m'intéressait beaucoup, comme les cours sur modèles vivants, ou ceux sur la perspective – barbant à certains égards mais essentiels. En revanche, le côté blasé de nombre d'élèves m'exaspérait ! Jamais d'avis personnel, ja-



mais de réaction : ils avalaient les informations avec une indifférence qui me scandalisait... La question de l'art en soi n'existait pas pour eux. Aucun ne voulait être peintre, artiste ! » Avec le recul, elle regrette de ne s'être pas alors suffisamment pliée aux « figures imposées » demandées par certains de ses professeurs, exercices qui lui auraient probablement permis d'acquérir, estime-t-elle, de plus solides « bases techniques ». Rétive à l'institution des grandes écoles – qu'elle considère comme une

vaste entreprise de formatage des esprits –, elle tente pourtant, au sortir de sa prépa, d'intégrer les Arts déco. « J'ai réussi les trois premières épreuves ; c'est lors de la quatrième que les choses se sont corsées. Face au jury, j'ai littéralement pété les plombs, explosé de rage ! Les questions des examinateurs condensaient tout ce que j'abhorrais déjà : du vide, des concepts abscons, de la parlotte ! Ça a été une vraie engueulade et, évidemment, j'ai été invitée à prendre la porte séance tenante... » >>



Ci-dessus, "Lascar" et, à droite "Héritage";
ci-contre, "le Forban", magnifique grand blanc
que Louise Groux a peint, initialement, pour son
fils Paul. "C'était une surprise", dit-elle.
Excellente – pour tous les amateurs de squales.



De fait, Louise Groux ne fait pas mystère de sa perplexité (le mot est faible !) à l'égard d'une certaine évolution de l'art contemporain, palpable jusque dans l'enseignement : « *À l'école, seul le XX^e siècle est décrété digne d'intérêt. Le reste est balayé, ou presque. Il y a une véritable amnésie de l'histoire de l'art. Le présent et la spéculation sont déifiés : c'est l'art pour l'art dépourvu de mémoire, c'est l'art du néant. De nos jours, l'artiste peut faire n'importe quoi sous couvert "d'art". Il peut être cannibale, exhibitionniste... Il n'a aucun devoir ; il a tous les droits. L'actuelle surenchère dans le délire et l'aura dont bénéficie le trash sous toutes ses formes en témoignent. Sans parler, bien sûr, des enjeux financiers que tout cela implique...* » Quoiqu'il en soit, après son coup de gueule, la jeune femme se retrouve au pied du mur : « *Que faire ? Je n'avais volontairement présenté que les Arts déco...* »

Habituée par la peinture, elle se met à l'ouvrage et redouble d'effort – tout simplement. Avidée de vrais conseils, elle va à la rencontre d'artistes dont elle estime la production. Parmi eux, Philippe Lejeune (1924-2014), qui lui déclare, avec autant

de bienveillance que d'honnêteté : « *C'est de l'illustration ce que vous faites ! Vous devez prendre des cours de peinture, avant de vous exprimer...* » Mais c'est sans doute auprès d'Arthur Djoroukhian qu'elle trouve l'appui le plus décisif : « *Il m'a beaucoup aidée, tant sur le plan de la technique pure que sur celui du sujet. Avec lui, j'ai appris à observer les maîtres, et à canaliser les débordements de mon inspiration pour essayer de faire émerger un style qui m'appartienne...* » Indiscutablement, cette période d'intense travail hors des murs institutionnels a été d'une grande fécondité. De fait, à partir de 2012, les huiles de Louise Groux font l'objet de diverses

expositions – où l'animal, mais aussi le polo, les courses hippiques, les scènes de vie et les portraits humains sont tour à tour mis à l'honneur. En novembre 2014, c'est la consécration : elle reçoit la médaille d'or du Salon des artistes animaliers de l'hippodrome d'Auteuil. « *Cela m'a bouleversée, se rappelle-t-elle. Être ainsi reconnue par mes pairs ! C'était extraordinaire... D'autant que les peintres qui exposent dans ce Salon m'ont accueillie avec beaucoup de prévenance. C'est vraiment un cercle d'amis où jalousie et condescendance n'ont pas leur place...* » Au reste, Louise Groux se sent à l'aise avec ce public – qui compte un nombre important

Louise Groux Tempérament animal

de cynégètes. Elle a de l'affection pour les chasseurs, et elle ne comprend pas l'acharnement dont certains progressistes font preuve à leur endroit. À 16 ans, entourée de nemrods, elle a même passé et obtenu son permis de chasser. *« Je ne pratique plus, c'est vrai : me lever aux aurores, chausser les bottes pour aller crapahuter dans la boue ou les ronces, piquée par un froid glacial – c'est au-dessus de mes forces ! Ce-*

pendant, je reste très attachée à l'esthétique de la chasse, au savoir des chasseurs, à leur état d'esprit... » Et d'ajouter : *« Qu'en serait-il de l'art animalier – sans eux ? »*

Mère d'un petit Paul âgé de 5 ans et demi, forte du soutien indéfectible de son mari Jonathan, Louise vit actuellement à Châtellerault, dans sa région d'origine. Lorsqu'elle travaille, son atelier – qui est aussi son salon – est systématiquement

inondé de musique. Bach, Schubert, les grands classiques de la chanson française... lui sont indispensables pour conjurer *« l'angoisse de la toile blanche »* et mettre en branle son *« carburateur, toujours débordant d'idées »*. Détail cocasse : *« Il m'arrive souvent de danser, pendant quelques minutes, avant d'attraper mes pinceaux... Plus qu'un rituel, cela me permet d'évacuer un trop-plein d'énergie encombrant ! »* Car il y a bien une dimension catharsistique dans son œuvre, une saine urgence qui l'invite à s'orienter d'instinct vers l'essentiel. Louise Groux ne produit ni brouillons, ni études, ni dessins préparatoires : sans filets, sans plan préétabli, elle applique directement la peinture sur la surface vierge – désireuse de *« sculpter la couleur »* en la poussant à son maximum ; elle a d'ailleurs parfois le sentiment d'avoir troqué ses pinceaux contre... *« des burins et des marteaux »*.

À peine l'inspiration est-elle au rendez-vous qu'elle est capable d'exécuter quatre ou cinq tableaux en l'espace de trois semaines – frénésie créatrice à laquelle succède, généralement, un état d'épuisement émotionnel profond. *« Quand j'ai envie de peindre, précise-t-elle, et que je ne dispose pas des matériaux adéquats, je prends ce qui me passe sous la main, et je m'adapte ! Kraft, plexiglas, bois, carton, vêtements, sacs, rideaux, coussins, chaussures et même boîtes à chaussures... Qu'importe le support, pourvu qu'on ait l'ivresse ? »* Une liberté, il va de soi, qu'elle s'interdit lorsqu'il s'agit d'œuvres destinées à la vente : *« La qualité des matériaux doit alors être irréprochable. Il faut que ce soit pérenne ! »*

Tempérament de feu, palette généreuse et flamboyante, artiste inspirée qui sait transmettre à ses sujets l'effervescence dont elle se sent elle-même habitée, Louise Groux confie pourtant être plus sensible *« au charme mystérieux des couleurs froides qu'à l'éclat souvent impérieux des couleurs chaudes »*. Un paradoxe ? Peut-être pas... Disons plutôt qu'elle réussit l'exploit de faire bouillir jusqu'au bleu foncé et même au noir – ce qui n'est pas le moindre de ses talents ! ♦



La griffe de Louise Groux ne sublime pas seulement l'animal, elle touche aussi le portrait. "Sœur", ci-dessus, a été conçu comme le pendant de "Frère" (sa tête de tigre). L'homme dans l'animal et vice versa : une constante du travail de Louise Groux.

Pour découvrir les œuvres de Louise Groux, rendez-vous à la galerie de Jean-Christophe Barbou des Places, située dans le XV^e arrondissement de Paris (52, avenue de la Motte-Picquet).

L'artiste dispose également d'un site très complet : www.louisegroux.com